

DU MÊME AUTEUR

Giacinto Scelsi ou le comte perché, Le Nouveau Commerce,
Cahier 88/89, 1993

Francis Poulenc : Journal de mes mélodies, édition critique intégrale et notes, Cicero Editeur, 1993

Francis Poulenc, Éditions du Seuil, 1995

George Benjamin : parcours 1978-1996, Les Cahiers de l'Ircam, 1996

Journal parisien de Ned Rorem, traduction et présentation, Éditions du Rocher, 2003

John Adams, Actes Sud, 2004

From the Trumpet of The Chair Mender to The Flute of The Goatherd, in *The Proust Project*, Farrar, Straus and Giroud, 2004

Aspects Of John Adams's Music : Floating Elegies and Music Boxes in *The John Adams Reader, Essential Writings on an American Composer*, Amadeus Press, 2006

Leonard Bernstein, Actes Sud, 2007

Le magicien d'Aix, mémoires intimes de Gabriel Dussurget, introduction, établissement du texte et notes, Actes Sud, 2011

Stephen Sondheim, Actes Sud, 2013

KATIA ET MARIELLE LABÈQUE

RENAUD MACHART

KATIA ET MARIELLE
LABÈQUE
UNE VIE À QUATRE MAINS

BUCHET • CHASTEL

Malgré nos recherches, les ayants droit de certaines photographies n'ont pu être joints dans les délais de publication. Nous les invitons à se mettre en relation avec nos services.

© Libella, 2016
ISBN 978-2-283-02722-6

INTRODUCTION

J'étais de ceux, mal disposés et mal informés, qui prenaient les sœurs Labèque pour autre chose que ce qu'elles étaient. Peut-être furent-elles ce qu'elles ne sont plus, mais, comme beaucoup, je me méfiais de leur côté « glamour », chic, médiatisé : « Le Grand Échiquier », leur « Disque d'or » Gershwin et le reste joué vite et fort, les photos très « posées », très « produites ». Je trouvais les mimiques et la gestuelle de Katia Labèque irritantes, ce qu'accentuait encore plus, par contraste, l'attitude réservée et presque sombre de sa jeune sœur.

Et, surtout, j'avais pris en grippe leur disque du *Concerto pour deux pianos* de Francis Poulenc en raison notamment d'un mouvement central joué avec des intentions et des effets qui résumaient à peu près tout ce que le compositeur détestait qu'on fit à sa musique. Ayant beaucoup travaillé sur Poulenc, à qui j'avais consacré, entre autres, un essai, j'avais fini par me prendre, je le crains, pour une sorte de Boswell posthume du compositeur.

Après une exécution en règle¹ d'un de leurs concerts de ce concerto avec l'Orchestre de Paris et Christophe Eschenbach, que je concluais par une inutile et grandiloquente mercuriale (« C'est irresponsable et sans intérêt »), je suis passé à autre chose en mettant les deux pianistes en queue de la liste de mes soucis artistiques.

Quelques années plus tard, à la fin de l'été 2004, je me suis retrouvé au Festival de San Sebastian, au Pays basque espagnol, pour y écouter une série de concerts dont je devais rendre compte pour le quotidien *Le Monde*. Alors que j'avais un soir de battement entre deux spectacles, j'ai renoncé à une virée dans les bars à *tapas* de la cité basque pour assister, par curiosité, à un récital de Katia et de Marielle Labèque que je n'avais plus entendues depuis ce fameux concert Poulenc à Paris. Je n'avais nulle intention d'écrire quoi que ce soit à leur propos, en tout cas rien d'à nouveau négatif : si l'on ne parvient pas à « apprécier ce que l'on n'aime pas », pour reprendre la formule adressée par Camille Saint-Saëns à Gabriel Fauré, devenu critique sur le tard, inutile de s'acharner.

Mais, en sortant du Kursaal, quelques heures plus tard, j'ai immédiatement averti mon chef de service que je voulais aussi rendre compte de ce concert et qu'il me fallait un peu de place. J'avais apprécié, aimé. Mieux : j'étais bluffé et admiratif. Ces deux musiciennes pouvaient jouer diablement bien, Debussy, Stravinsky, Bernstein ce soir-là, dans un accord et une précision d'ensemble parfaits, sans chichis, sans violence inutile. Je l'ai écrit ainsi :

« Mercredi 25 août, Katia et Marielle Labèque (le modèle célèbre de tant de duos de sœurs, jumelles ou non) jouent un programme à deux pianos. Les deux Françaises, qui sont des enfants du pays (basque, côté français), ont invité deux percussionnistes à les rejoindre pour une seconde partie dévolue à une version brillante de *West Side Story*. [...]

Ce soir, les deux musiciennes sont magnifiques, touchantes. Et impressionnantes : elles ne se regardent presque jamais mais jouent dans un même souffle, dans une même respiration – et pratiquement de mémoire. La synchronisation de leur jeu est unique.

Ce n'est pas le fait qu'elles soient sœurs (laissons ce fantasme symbiotique aux magazines people), c'est qu'elles jouent et travaillent ensemble depuis des lustres. Le deuxième mouvement de la suite *En blanc et noir* de Claude Debussy était d'une mystérieuse abstraction, et le redoutable *Concerto* de Stravinsky bénéficiait d'une exécution tonique, à la précision de frappe et de trait impressionnante. On se souviendra longtemps de leur "Maria", dans la suite d'après Bernstein : doucement timbré, tendrement mélancolique, un peu en dehors et complètement présent². »

Les années passent à nouveau. En 2007, alors qu'elles faisaient paraître un disque Mozart-Schubert, pour leur propre label, KML, j'apprends par Yves Riésel, le patron d'Abeille Musique, alors distributeur de leurs disques et futur fondateur du site de musique en ligne Quobuz.com, que Katia et Marielle Labèque s'étaient entre-temps intéressées aux instruments anciens et, ce que j'ignorais

parfaitement, comme tant d'autres choses les concernant, qu'elles avaient même joué et enregistré sur piano avec des baroqueux de poids – Reinhard Goebel, entre autres. Yves me dit : « Tu veux les rencontrer ? » – « Pourquoi pas, mais j'ai été tellement dur avec elles, je ne suis pas sûr que cela soit propice à un entretien serein... » – « Elles s'en fichent. Elles ont aimé ton article de San Sebastian qui les a touchées. Rencontre-les et vois ce que cela donne. »

Ce que je fis.

Sous la verrière des locaux d'Abeille Musique, il faisait un peu froid, cet après-midi de décembre 2007. Mais l'atmosphère ne l'a jamais été : ces deux femmes étaient décidément la gentillesse, le naturel, la chaleur et l'enthousiasme mêmes. Et elles avaient beaucoup à dire sur leur travail, la musique, le deux-pianos. Pour le portrait d'elles que je devais publier, en pleine page³, nous avons passé deux heures ensemble. J'avais fait un peu « mes devoirs » à la maison avant de les rencontrer, et j'avais blêmi en découvrant une autre part de leur carrière que j'ignorais totalement : la musique contemporaine d'avant-garde, dont elles avaient été les interprètes exclusives pendant une bonne dizaine d'années, de leur enregistrement, à la demande d'Olivier Messiaen, de ses *Visions de l'Amen*, en 1969, jusqu'au travail sur les pièces de Berio, Ligeti, Boulez, et tant d'autres, pendant les quelque dix années qui allaient suivre.

Quant à leurs aventures sur des terres musicales « historiquement informées », le « baroqueux » AOC que j'ai été n'en savait rien. D'ailleurs, l'aurais-je su, quelques années plus tôt, que j'aurais mis cela sur le compte d'un opportunisme de carrière alors que, j'allais le comprendre au cours de cette rencontre déterminante, il n'en était rien. Au contraire : cette expérience les a amenées à reconsidérer complètement leur manière de jouer.

Je suis sorti de l'entretien absolument ravi, quoique passablement gêné d'avoir découvert tout cela sur le tard. Alors que nous nous quittons, dans les meilleurs des termes (sans avoir évoqué les sujets qui fâchent), je leur ai lancé, en plaisantant, mais seulement à moitié : « On devrait reprendre nos entretiens et les publier en livre ! » L'idée a fait son chemin, lentement, mais sûrement.

Comme la blague dont Jean-Louis Trintignant ne parvient jamais à terminer le récit, dans *Les Biches* (1968), de Claude Chabrol, le sujet du *Concerto* de Poulenc n'est toujours pas clos à l'heure où j'écris ces lignes. On en parle souvent, je m'explique, elles s'expliquent, en me faisant écouter d'autres de leurs versions de l'œuvre en concert, très différentes selon elles, pas assez selon moi, et l'on continue de se chamailler gentiment sur le sujet. Mais il en est bien d'autres, que nous avons abordés au cours des entretiens nombreux qui nous ont réunis et qui ont fini par constituer la matière de ce premier livre à leur être consacré, après plus de quarante-cinq ans de carrière en duo qui les ont établies comme « le » duo de piano sur la

scène internationale – une éminence qui ne leur est d’ailleurs toujours pas disputée.

Après cette redécouverte, un peu tardive – mais mieux vaut tard que jamais –, je les ai suivies un peu partout, notamment au fil des nombreuses créations qu’elles donnaient, en France et à l’étranger. On s’est vus à Rome, à Londres, à Paris, à Montpellier ; on a même failli consacrer un long voyage d’avion pour Los Angeles à l’un de ces entretiens... Puis, une fois la publication chez Buchet/Chastel décidée, nous avons formalisé ces discussions, en reprenant de manière plus méthodique et creusée, notamment pendant l’été 2016, nos dialogues sur des sujets qui, à la fois, retracent le trajet d’une vie et d’une carrière, de manière plus ou moins chronologique, et approfondissent des sujets plus ou moins thématiques.

À ces conversations s’ajoute un chapitre, plus technique, sur les problèmes spécifiques du jeu à quatre mains et à deux pianos, qui fera contraste avec celui, plus léger en apparence, mais traité avec le même sérieux par elles, sur la question de l’image et du vêtement. Ce dernier sujet fera sûrement grincer les dents de ceux qui les trouvent trop joliment habillées pour être des artistes profondes. Mais Katia et Marielle y tenaient, et moi tout autant. Et d’ailleurs, pourquoi refuserait-on à des vedettes classiques ce qui est parfaitement admis pour les stars de la musique populaire ?

Car Katia et Marielle Labèque sont des « stars ». Elles jouent beaucoup moins en France qu'on ne le croit mais elles sont partout dans le monde, de la Corée – où elles ont un public encore plus fervent qu'au Japon – aux États-Unis, en passant par l'Italie, où elles sont domiciliées, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne. Elles y sont d'autant plus aimées que, polyglottes, elles s'expriment aussi bien en anglais, en italien et en espagnol. On les voit à la télévision, dans des émissions « grand public » et non spécialisées. Et cela ne date pas d'hier : Philippe Bouvard, un rien égrillard et émoustillé par ces deux sœurs si charmantes et encore timides, à peine sorties du Conservatoire, les invitait sur le plateau d'une de ses émissions, tournée chez Maxim's... On les verra ensuite souvent chez Jacques Chancel, au « Grand Échiquier », et on les entendra aussi dans l'une de ses « Radioscopies » sur France Inter...

Le succès de leur disque Gershwin, en 1981, les a propulsées dans une sphère médiatique qui dépassait largement le public de la musique classique : c'est ainsi que, par exemple, les acteurs Marcello Mastroianni et Michel Piccoli les ont singées jouant un ragtime de Scott Joplin – en play-back sur le disque des Labèque – sur deux pianos blancs dans une émission dominicale de Michel Drucker⁴. « Pardon, mes sœurs... », dira Piccoli à l'adresse des pianistes... En 1993, elles seront les invitées de « Nulle Part Ailleurs », l'émission phare de Canal + de la grande époque. Elles se trouvèrent alors face à José Garcia et Antoine de Caunes, déguisés en « Frères Verseur ».

Pourquoi Verseur ? Parce que les deux hilarants trublions, dont les sketches sont devenus des classiques, leur proposaient de jouer ensemble (« et plus si affinités... ») pour former le quatuor de pianos Labèque-Verseur⁵... En 1990, elles jouent Bizet, Debussy et Fauré, en costumes Belle-Époque, dans le téléfilm de Thomas Mowrey *The Loves of Emma Bardac* qui retrace, avec moult tableaux vivants auxquels elles participent comme actrices, la vie tumultueuse de la maîtresse de Bizet et Fauré qui deviendra l'épouse de Debussy⁶.

On les a aussi vues se produire, à l'entr'acte télévisé du concert du Nouvel An de Vienne, en 1999 – rare honneur –, devant des millions de téléspectateurs à travers le monde.

Et pourtant, en dépit de leur gloire, Katia et Marielle n'ont pas changé. Elles sont toujours simples, disponibles pour leur public, qu'elles jouent à Avignon ou à Tokyo. Je ne suis pas le seul à le dire : tous ceux qui en témoignent dans ce livre, et d'autres encore qui n'y sont pas, le confirment. Surtout, alors qu'elles auraient pu se contenter de jouer à longueur d'année un ou deux programmes de récital et une poignée de concertos, elles n'ont cessé de renouveler en profondeur leur répertoire. Quand elles commandent des œuvres nouvelles, elles ne tapent pas qu'aux portes des valeurs établies mais aussi à celles d'artistes moins connus. Elles sont en phase, aujourd'hui, avec une modernité moins avant-gardiste, mais davantage plurielle.

Nos rencontres ont toujours été un plaisir, ponctuées par des déjeuners et des dîners joyeux avec leurs proches et leurs amis parfois. Mais il a fallu jongler avec leurs emplois du temps très chargés et leurs voyages – on n’a pas idée à quel point les sœurs Labèque circulent partout, de concert en concert, de tournée en tournée, de projet en projet, de fuseau horaire en fuseau horaire. Je les ai rencontrées ensemble, souvent, mais aussi séparément. Et quand ni l’un ni l’autre n’étaient possibles, nous avons correspondu par téléphone et, plus encore, par courrier électronique.

C’est Marielle qui le dit : « Katia est la reine de l’email. » Il est arrivé, au moment de la finition de ces textes, que je l’interroge, aussi par SMS, le soir d’un concert en pensant qu’elle me répondrait, au mieux, après celui-ci, voire le lendemain. Mais Katia répondait dans la foulée. Je demandais alors, le lendemain, « en douce » à Marielle : « Dis-moi si je rêve : Katia était bien en train de m’écrire alors que vous étiez dans votre loge ? » « Oui, elle fait toujours ça, c’est sa manière d’évacuer le stress. Elle a aussi refait à distance une partie de notre site Internet pendant l’après-midi, entre la répétition et le concert, après un voyage de train et de voiture éreintant le matin. » Marielle, qui aime moins l’écrit, a pris l’habitude de m’appeler tôt le matin pour corriger, préciser certains points de nos entretiens. Comme elle est aussi bavarde que sa sœur (contrairement à l’idée reçue), je notais beaucoup de choses de ces échanges qui sont venus compléter le propos.

Ce sont des dizaines d’heures de conversation, des centaines de SMS et d’emails – parfois spontanés de leur part :

je les avais invitées à m'adresser tout ce qui leur passait par la tête qui pourrait fournir le propos du livre – qui ont donc constitué la matière de ces entretiens.

En les transcrivant, j'ai souhaité leur laisser leur fraîcheur conversationnelle, sans trop réécrire. Et nous avons décidé, d'un commun et spontané accord, de garder le tutoiement que nous pratiquons dans la vie.

Katia et Marielle disent les choses comme elles sont : on trouvera dans le cours de ces pages des souvenirs et des remarques qui n'ont rien de diplomatique, mais jamais prononcés avec méchanceté. Les deux pianistes, ainsi que les divers intervenants de ce livre, interrogés par mes soins, ont d'ailleurs relu et amendé leurs dires (avec foule de précisions méticuleuses).

Au cours de ces dernières années, Katia, Marielle et moi avons appris à bien nous connaître. J'ai totalement révisé mon opinion en écoutant leurs disques – y compris, les premiers, chez Erato, en grande partie non réédités. Mais, cependant, je ne suis pas devenu, par renversement empathique, fanatique de tout ce qu'elles font – dans leurs interprétations et dans leurs choix de répertoires. Elles le savent, l'acceptent – et sont d'ailleurs souvent les plus sévères envers elles-mêmes, comme on le verra au cours des pages qui suivent.

C'est justement ce que j'ai voulu que ces entretiens soient : un retour honnête, lucide, vivant sur les longues années de carrière (qui ne cesse de se développer) de ces

deux fringantes sexagénaires qui ont toujours l'allure des « petites Labèque⁷ » de leurs débuts et n'ont jamais perdu ce que Paul Léautaud appelait « le bonheur d'esprit⁸ ».

UNE ENFANCE BASQUE

KATIA LABÈQUE : Les premiers sons de l'enfance, ce sont ceux de notre mère, Ada Cecchi, jouant les *Rêves d'amour* (1850), de Franz Liszt, et la *Fantaisie-Improptu* (1835), de Frédéric Chopin. Sinon, on entendait jouer du piano tout le temps car elle enseignait à des élèves du matin au soir, à Hendaye-Plage, dans la maison de notre enfance où notre père, qui était médecin, avait aussi son cabinet. Notre mère était une émigrée italienne, un statut dont elle a souffert. Son père était de la noblesse italienne, mais il s'était engagé auprès du comte Sforza¹ contre Mussolini. Ayant perdu la partie, il a dû fuir le pays en une nuit, avec sa femme et ses cinq enfants, pour gagner Épinay-sur-Seine, en banlieue parisienne. Sa famille n'était pas fortunée, mais, une fois en France, elle est tombée dans une extrême pauvreté. Notre grand-père maternel avait connu un premier mariage, dont étaient issus ses deux plus grands enfants ; notre mère, et deux autres enfants, sont nés de son deuxième mariage avec une femme beaucoup plus jeune. Il est mort deux ans après son arrivée en France. Ma mère, la benjamine, a été élevée par sa sœur aînée, qui avait l'âge de la deuxième épouse de

son père, avec laquelle elle ne s'entendait guère. La dureté de cette belle-mère explique, nous le pensons, l'extraordinaire affection que notre mère nous a portée, ainsi qu'à notre frère aîné Jean-Loup². Elle nous a donné ce qu'elle n'avait pas reçu.

La sœur aînée qui l'éleva était une excellente chanteuse, mais elle n'en a pas fait son métier. Notre mère a pour sa part voulu devenir pianiste et a travaillé très jeune à Gaz de France afin de financer ses études de piano en privé avec Marguerite Long³. Elle a très vite donné des leçons elle-même pour gagner sa vie et c'est ainsi qu'elle est devenue professeur de piano.

RENAUD MACHART : J'ai déjà entendu dire que votre mère aurait sacrifié sa propre carrière de concertiste pour se consacrer à vous deux...

MARIELLE LABÈQUE : Mais elle n'a jamais réellement souhaité faire une carrière de concertiste. Elle était professeur, un excellent professeur. Parfois, à la fin de nos concerts, certains de ses anciens élèves viennent nous voir pour témoigner qu'elle avait su leur transmettre l'amour de la musique. Comme tous les grands pédagogues, elle avait ce don particulier de savoir tirer ce qu'il y a de meilleur chez l'autre.

Quand et comment vous êtes-vous mises au piano ?

KL : Elle a été notre premier professeur, celle qui a tout mis en place. Mais elle n'a rien forcé. J'étais fascinée par ses

grands élèves et j'ai été attirée par le clavier dès l'âge de trois ans. J'y allais naturellement et je m'y inventais ma propre musique. Je l'ai « tannée » pour qu'elle m'apprenne à en jouer ! Notre mère a toujours dit que j'étais très indisciplinée, que je voulais jouer à ma façon, et pas de celle qu'elle m'imposait. Et que cela avait été plus difficile avec moi qu'avec Marielle, qui devait se révéler beaucoup plus sérieuse et disciplinée. Elle m'a aussi dit que j'étais très fermée, au contraire de ma sœur : je restais seule avec mon chien, je lisais toute la nuit, je n'avais pas d'amis tandis que Marielle était l'idole de tout le monde ! Elle ramenait plein de gens à la maison, y compris des inconnus dont elle pensait qu'il fallait les aider ! J'étais parfois un peu paresseuse aussi : quand maman s'absentait pour des courses ou autre chose et que je devais étudier mon piano pendant ce temps, il m'arrivait de lire à la place, ce dont elle s'apercevait évidemment le lendemain lors de ma leçon. Je niais, mais je revenais vite à la raison quand elle me disait : « C'est toi qui m'as demandé à être pianiste ; si tu ne travailles pas, on ne continue pas. » J'étais vexée et, du coup, je m'y remettais de plus belle.

Quand a-t-elle compris, Katia, que tu avais des dispositions naturelles ?

KL : Elle l'a deviné assez vite et a demandé conseil à Aldo Ciccolini⁴, qu'elle connaissait bien, et qui était comme elle d'origine italienne et élève de Marguerite Long. Après m'avoir entendue, Aldo lui a dit : « N'hésite pas une seconde, dédie-lui ton temps car elle est faite pour ça ! »

Et pour toi, Marielle ?

ML : Je n'ai pas eu la même passion immédiate pour le piano. L'envie m'est venue de m'y mettre quand j'ai vu Katia jouer en public au Théâtre des Champs-Élysées, à Paris, alors qu'elle avait été sélectionnée par le concours du Royaume de la musique⁵. Elle avait sept ans et demi et jouait avec orchestre le *Konzert-Rondo en ré majeur* K. 382 de Mozart. Cela a été le déclic, un peu par imitation d'abord. J'ai commencé à étudier le piano à cinq ans et demi, et, à neuf ans et demi, je jouais à mon tour en public, le premier mouvement du *Concerto pour piano n° 2* op. 102 (1957) de Dimitri Chostakovitch.

Parlez-moi de votre père...

KL : Notre père était né dans une famille de la petite bourgeoisie landaise. Sa mère était très croyante et il avait été élevé chez les jésuites. Il était très intelligent, doté d'un esprit clair, organisé. Il avait une passion pour le sport, la pelote basque et en particulier le rugby : il a été champion de France en 1943 avec l'Aviron Club bayonnais ! Mais il est devenu médecin après ses études à Bordeaux. Il adorait la musique et connaissait parfaitement le répertoire lyrique. Il avait d'ailleurs fait de la figuration à l'Opéra de Bordeaux pendant ses études. Il a rencontré notre mère alors qu'elle se produisait lors d'une soirée au casino d'Hendaye. Tout équilibré qu'était

leur couple, nos parents étaient très différents : maman passionnée, excessive, d'humeur changeante ; papa, un roc au tempérament très calme. Mais ils s'adoraient. Ils étaient tous les deux très beaux. Notre père, d'une honnêteté scrupuleuse, ne rédigeait jamais d'ordonnances truquées, conseillait de ne pas prendre de médicaments – de sorte que, peu aimé des pharmaciens et de certains patients qui voulaient des médicaments pour se rassurer quand lui leur disait de rester au lit avec une aspirine et de la vitamine C, il n'a jamais eu une grande clientèle. Il soignait aussi des enfants inadaptés, il travaillait dans des centres héliomarins, où l'on ne gagnait pas des fortunes...

ML : Et il n'était pas favorable aux antibiotiques, nous n'en avons pas pris avant l'âge de vingt ans. D'ailleurs, il a toujours été d'une santé de fer et n'a jamais souffert de quoi que ce soit, à l'exception d'une hernie discale. Il est mort en 2007 (dix ans après la mort de notre mère), dans un accident de voiture alors que c'était un jeune homme de quatre-vingt-dix ans ! D'une certaine manière, la mort de notre père est très symbolique. Il avait passé l'après-midi avec son vieil ami gynécologue, le docteur Molia, qui nous a aidé à venir au monde. En le quittant, il a percuté le mur de sa maison avec sa voiture. De notre naissance à sa mort...

Vous êtes toutes deux d'une santé de fer et vous maintenez depuis des années un emploi du temps effarant,